

LA PSYCHANALYSE MENE-T-ELLE AU PARDON?

N°49



**RETOUR SUR LA
CONFERENCE DE LYON**

**HAPPY CULTURE:
SARAH CHICHE**



Si des mots comme indignité, humiliation, décredibilité, illégitimité traduisent notre héritage Surmoïque, faisant du pardon une obligation morale ou religieuse, la psychanalyse aussi, à un moment ou à un autre, peut évoquer le pardon. Un pardon qui s'acquiert grâce à l'amour prototypal. Puis d'une bienveillance sécurisante quant à l'ambivalence des ressentis.

Ce schéma est le repère du psychanalyste pour le travail qui se déroule en cure : En observant les conflits psychiques, il peut observer les ambivalences pulsionnelles, sources de honte. Il peut déceler les objets internes toujours actifs et en déduire les représentations négatives et positives. A partir de là c'est comme un puzzle aux pièces manquantes on y voit l'ensemble du tableau et ce qui a été refoulé.

Qu'est ce qui a été refoulé ? les événements, les personnes ? Non, les ressentis. Pourquoi ? parce qu'ils nous font honte : ils disent quelque chose de nous que nous pensons indigne, un mot très biblique d'ailleurs.

Nous avons là les clefs principales de la problématique névrotique. Les pulsions de vie sont en perte de vitesse et l'angoisse prend le dessus. Le « logiciel d'individuation » (outil à fabriquer des éléments alpha, donné par le premier objet d'amour), ne fournit plus assez d'énergie.

Alors l'individu en échec s'échoue sur le divan. Et la décantation commence. Les défenses se dépouillent, jusqu'à la roche, celle qu'il faut justement cacher à cause de ce qui est gravé dessus : échec, panique, naïveté, impuissance, incapacité vulnérabilité, ou encore agressivité, égoïsme, insensibilité, instabilité...

C'est le roc de la honte qui condamne l'individu au *faux-self* et à une liste de mécanismes de défense longue comme le bras ; à devenir un as de la résistance dont les « voix » sont impénétrables...

En séance il faudra mettre à jour ce rocher qui semble être une montagne, nous étions si petits lors de sa

création. Y lire chaque inscription et revivre dans sa chaire, les événements qui ont fait naître ces mots indélébiles. Puis les comprendre, en saisissant le sens premier ; parce qu'aujourd'hui on a grandi, si l'on prend de la hauteur, soudain ce rocher se fait caillou, gravier.



Alors on pourra le ranger dans une boîte ou un tiroir, le ressortir de temps en temps pour se souvenir et finalement oublier de se souvenir.

Ce que l'on ignore peut-être c'est que l'on se sera pardonné nos ressentis qui ne sont au final « que » des ressentis au sens où ils ne définissent pas l'entiereté de ce que nous sommes ; car nous ne sommes pas figés, mais en constant devenir.

S'ouvrir à d'autres perceptions pour ne pas souffrir d'une macération de haine et de peine...

Mais d'autres questions se posent alors, peut-on pardonner l'impardonnable ? Peut-on et doit pardonner au bourreau qui ne mérite certainement pas la moindre clémence ? Aujourd'hui la littérature nous est d'une aide précieuse en matière de témoignage et d'assise de réflexion quant aux blessures profondes, au statut de victime, à la sublimation et finalement à notre capacité d'interprétation de cette existence qu'il faut faire notre, car la vie c'est toujours notre vie.

C'est pourquoi je vous propose de revivre la conférence du 22 novembre dernier : « La psychanalyse mène—elle au pardon ? ». Un moment partagé tout en douceur, à l'image peut-être de ce que peut évoquer le pardon, mais également dans l'intense réflexion que nous a inspiré ce thème en traversant différentes dimensions.

Vous retrouverez bien sûr vos rubriques favorites et il ne me reste plus qu'à vous souhaiter à tous de très bonnes fêtes de fin d'année !



Armand Darsel

La psychanalyse mène-t-elle au pardon ?

Voici un thème qui nous a bel et bien agréablement occupés le 22 novembre dernier dans cette belle ville de Lyon. Chaque intervenant s'est penché sur la question, proposant à l'auditoire des regards différents et complémentaires. Voici la synthèse de chaque intervention.

Par Armand Darsel

Le pardon est souvent pensé comme un acte moral, une décision consciente qui met fin à la rancune. La psychanalyse en propose une autre lecture : le pardon n'est pas un geste, mais un effet de transformation psychique. Il ne se commande pas ; il advient lorsque la haine et la culpabilité ont pu être reconnues, élaborées, symbolisées.

La réflexion s'ouvre sur quelques repères philosophiques qui éclairent la complexité du concept. Pour Hannah Arendt, pardonner, c'est libérer le présent du poids du passé, rendre à l'avenir sa possibilité d'exister. Le pardon rompt la chaîne des représailles et recrée les conditions du vivre-ensemble. Paul Ricoeur distingue, lui, le pardon de l'oubli : il ne s'agit pas d'effacer la faute, mais d'en faire un récit transformateur : se souvenir sans déformer, comprendre sans excuser, pardonner sans oublier – autant d'étapes d'un travail de reconstruction du sujet. Chez Jankélévitch, le pardon devient un paradoxe : il n'a de sens que face à l'impardonnable, à la limite du pensable. Ce n'est plus une morale mais un acte de pure gratuité.

Ces réflexions permettent de situer la psychanalyse :

Chez Freud, le pardon se comprend à partir de la culpabilité originaire. Le meurtre du père de la horde, fondateur du Surmoi, inscrit dans la psyché une dette symbolique qui fonde la Loi. L'humanité apaise cette culpabilité à travers la religion, la morale, la culture : autant de tentatives de conciliation avec l'interdit fondateur.

Mais le pardon, dans cette perspective, ne signifie pas la réconciliation avec autrui ; il est reconnaissance du conflit interne entre amour et haine, entre désir et interdit.



Chrystel Benoit-Marhuenda, Christine Plantec Laugier, Armand Darsel, Sabrina Torres

Mélanie Klein prolonge cette lecture en l'ancrant dans la vie pulsionnelle. Dans la position dépressive, l'enfant découvre que l'objet qu'il aime est aussi celui qu'il détruit. La notion de pardon s'esquisse là dans le mouvement de réparation : la haine cède la place à la reconnaissance de l'ambivalence. C'est dans cette capacité à supporter la coexistence de l'amour et de la destructivité que naît la possibilité d'un apaisement durable, d'un socle essentiel à l'élaboration Moïque.

Winnicott déplace ensuite la question en ce qui concerne la relation. Ce qui permet la réparation, c'est l'expérience d'un objet qui survit à la haine. Le pardon ne relève plus de la seule élaboration interne ; il s'inscrit dans la qualité du lien. Lorsque l'environnement est suffisamment fiable, l'enfant peut éprouver sa colère sans craindre la perte définitive de l'objet. Le pardon se traduit alors comme l'effet d'une relation soutenante, naturelle.

Bion, enfin, reprend ce mouvement en y introduisant la fonction de pensée. Le conflit et l'agressivité ne disparaissent pas ; ils sont transformés grâce à la capacité de l'esprit à contenir l'émotion brute et à la métaboliser pour en faire du sens. Le pardon peut se concevoir alors comme le résultat d'un processus de symbolisation : ce qui ne pouvait être pensé cesse d'agir de manière destructrice.

C'est ce que nous allons retrouver dans la clinique : ce que nous rencontrons dans l'analyse, ce ne sont pas des offenses, ni des faits, mais les effets psychiques qui en résident, leur inscription, leur persistance. Pour illustrer ces aspects théoriques, prenons le cas de Mme J. 45 ans, qui consulte dans un contexte d'auto-sabotage, et de souffrance diffuse.

Elle est envahie par des souvenirs d'enfance liés à des attouchements incestueux subis de la part de son frère aîné, dans un climat familial marqué par la violence paternelle et la soumission maternelle.

Au début de l'analyse, elle tente d'apaiser sa douleur par une compréhension rationalisée de son histoire, allant jusqu'à dire qu'elle peut « pardonner ». Cette position, défensive, lui donne une impression de maîtrise mais reste fragile.

Un retour de refoulé fait alors effraction : elle réalise que sa sœur cadette a elle aussi été victime des abus, ce qui déclenche une intense culpabilité, puis une haine massive et des fantasmes de vengeance. Cette traversée sensitive va lui permettre l'expression et la reconnaissance de la destructivité, jusqu'à retournée contre elle-même. Contenue dans le cadre analytique, la haine n'anéantit ni l'objet ni le Moi : La survie de l'objet est opérationnelle.

À travers la mise en mots et la reviviscence, Mme J. peut progressivement se dégager de la confusion entre culpabilité et responsabilité, reconnaître son impuissance d'enfant et se réapproprier son histoire. Il ne s'agit pas d'un pardon adressé à l'autre, mais d'un mouvement interne de restauration du Moi, qui lui permet de se pardonner d'avoir été victime et impuissante, et de redevenir responsable de sa vie psychique et subjective d'adulte.

L'intérêt de ce cas repose sur la façon dont la notion de pardon peut s'insérer dans le travail analytique, au travers d'un processus qui passe par la reconnaissance de la haine, l'élaboration de la culpabilité et la transformation de la honte.

Mme J. n'a pas "pardonné" au sens moral. Mais elle a cessé de se punir, ce qui lui a permis une réconciliation avec elle-même que l'on peut définir ainsi par un pardon de soi.

Au fond, qu'est-ce que ça signifie ? Qu'en revenant à la source de nos conflits intrapsychiques nous allons revisiter l'insurmontable. Parce que nous ne pouvions faire autrement, parce que nos ressentis..., parce que l'environnement..., parce que nous avons été empêchés, empiétés, blessés ou amoindris dans notre vitalité.

Pour autant notre impuissance, cette passivité obligée, infligée par la vie ne nous condamne pas forcément à disparaître. Potentiellement en constant devenir, il est possible de continuer à vivre avec des morceaux manquants, des fêlures profondes, ...



Plus nous sommes dans l'acceptation de nos émotions et de nos réactions, plus nous sommes en mesure d'accéder à une forme de pardon inconscient. Celui-ci viendrait dire que la barrière de contact est restaurée, que l'ambivalence qui constitue le monde et nous-même a été intégrée et que nos objets internes ont cessé d'être inflammatoires, ayant trouvé leur place dans notre existence.

Le pardon serait alors de pouvoir raconter son histoire sereinement, parce qu'elle peut s'entendre avec empathie, en toute sécurité.

Par Christine Plantec Laugier

Littérature et psychanalyse

La psychanalyse mène-t-elle au pardon ?

L'efflorescence des propositions visant à liquider le traumatisme et le ressentiment en quelques séances invite la psychanalyse à se poser la question. Pour autant n'y-a-t-il pas quelques risques à l'enfermer dans une dimension utilitaire, voire utilitariste ?

Dans une lettre du 25 novembre 1928 à son ami pasteur Pfister, Freud définit les contours de la psychanalyse : « *Et maintenant imaginez que je dise à un malade : « Moi Sigmund Freud, je vous pardonne de vos péchés ». Quel impair dans mon cas ! (...) Je ne sais si vous avez saisi le lien secret qu'il existe entre la question d'une analyse profane et l'avenir d'une illusion. Dans un cas, je veux protéger l'analyse contre les médecins, dans l'autre contre les prêtres. Je voudrais assigner aux psychanalystes un statut qui n'existe pas encore, le statut de pasteurs d'âmes séculiers qui n'auraient pas besoin d'être médecin et pas le droit d'être prêtre.* »

Si Freud a besoin de formuler à son ami ces deux écueils, c'est pour que la psychanalyse s'émancipe du médical et du religieux ; elle a le devoir de demeurer amoral, la tâche du psychanalyste consistant à se maintenir dans une *neutralité absolue, sans mémoire ni désir ni direction*. Bien sûr, cela ne veut pas dire que le pardon n'a pas sa place dans la cure mais il ne doit pas faire l'économie d'un travail d'élaboration et d'une temporalité relativement longue. Inversement, le pardon n'a pas le monopole d'un processus visant

à s'acquitter d'une dette par un travail spécifique de mémoire et de deuil.

Par l'entremise de trois parcours littéraires, nous allons tenter d'approcher la manière dont chacun *négocie psychiquement* avec le préjudice subi et parvient à *se dessaisir* du traumatisme, de la blessure et du ressentiment.

Le roman de **W.G. Sebald** (2001) nous raconte la vie d'**Austerlitz**, personnage éponyme, qui arpente l'Europe en quête d'architectures militaires et ferroviaires. Or ce qu'obsessionnellement Jacques Austerlitz recherche cache autre chose. Il a 12 ans lorsqu'à la mort de ses parents (un couple d'anglais austère), on lui apprend qu'il a été adopté. Refoulant cette information pendant des décennies, c'est à la faveur d'une dépression grave qu'il décide de retourner aux sources de son histoire familiale. Juif ayant échappé à la shoah, sa mère depuis Prague confie son unique fils à un convoi pour Londres avant d'être déportée au camp de Theresienstadt en 1944. Dès lors que l'amnésie traumatique de Jacques se dissipe, le roman bascule dans une autre quête, celle des traces laissées par ses parents alors que les nazis n'auront eu de cesse d'en effacer les preuves. Sa compulsive fascination pour l'Architecture se transforme en la recherche d'un *lieu réel* où il pourra enfin se recueillir mais aussi d'un *lieu psychique*. Austerlitz était un homme empêché, un mort-vivant en perpétuel mouvement. Et bien que profondément manquant, il est maintenant mû par une énergie qui, ni morbide ni crépusculaire, lui permet d'élaborer les conditions d'une émancipation.

Mon vrai nom est Elisabeth (2025) est le récit d'une élucidation. **Adèle Yon**, arrière-petite-fille de Betsy tente de comprendre le mystère de son aïeule tout en mettant en échec les croyances mortifères qui pèsent sur la descendance de cette dernière. Diagnostiquée schizophrène à l'âge de 30 ans, Betsy plane comme un fantôme sur toutes les femmes de la famille. Par-delà l'omerta familiale, Adèle Yon mène son enquête, tambour battant et ce qu'elle excave est tout autre. Femme du début du siècle dernier, Betsy se fracasse aux conventions patriarcales de son époque. Mais figure de sacrifiée (internée plus de 10 ans), l'aïeule est également le symptôme d'une violence systémique qui excède le cercle familial. Soumise à un diktat médical qui psychiatrie les femmes « hors norme », on inflige à Betsy des traitements (cure de Sakel, lobotomie, contention) inadaptés du fait que schizophrène, elle ne l'était pas !

Pas de pardon ici, mais l'idée puissante qu'une mise en lumière des causes et des effets d'un système a autant de vertus réparatrices qu'un pardon. Ce qu'Adèle Yon accomplit est bien plus qu'une élucidation car en brisant le silence, en recensant les préjudices, les mensonges, les dettes, c'est une famille entière qui, face à son passé et dans la transmission, se libère. En articulant les éléments épars d'une vie, les raisons des non-dits et des peurs, la violence intra-familiale et institutionnelle, son récit instaure une autre histoire qui offre à chacun une place.



Triste tigre est, selon les mots de **Neige Sinno**, sa « *petite bombe* ». En 2023, dans un récit construit comme une conversation avec elle-même, l'autrice raconte les viols qu'elle a subi de 7 à 14 ans par son beau-père. Mais loin de se conformer aux récits de genre, elle invente une forme qui est celle de l'essai littéraire. Elle y questionne notamment la fascination que l'on a pour les bourreaux, la difficulté de témoigner, l'inanité de la langue pour restituer une expérience aussi traumatisante, l'impossible résilience.

Elle y défend le droit à demeurer inconsolée car on peut continuer à vivre sans pour autant s'en sortir, contrairement à d'autres qui peuvent s'affranchir de la douleur, qui par la littérature ou l'art parviennent à sublimer le trauma. Ici, rien de tout cela. Pour autant *Triste tigre* n'est pas non plus doloriste, point de masochisme à s'identifier à la victime et la plainte en guise de fétiche.

Neige Sinno écrit au plus près de l'os et sans concessions, elle avance, yeux ouverts, en tentant de mettre des mots sur ce qui lui est arrivé, elle qui, silencieuse et chosifiée, parvient par l'agir à s'extraire de la position à laquelle son enfance l'a assignée. Si son agresseur a été condamné, elle ne lui pardonne pas pour autant.

Comme pour *Austerlitz* et Adèle Yon, ce n'est pas la question car ce qui importe c'est de continuer à vivre sans être agi par la rancœur mais sans oublier non plus. C'est humblement continuer d'investir de nouveaux objets sans être figés par l'angoisse, la dépression, la pulsion de mort.





Pardonner l'impardonnable

Peut-on pardonner les meurtres de masses ?

On retrouve chez les survivants de la shoah cette impossibilité de dire, ce qu'ils avaient à dire était tellement innommable qu'on les a fait taire, le monde n'avait pas envie d'affronter l'horreur. Les survivants de la Shoah ont transmis leurs traumatismes à la génération suivante, si avec eux s'était éteint le traumatisme, la question du pardon se poserait, mais il est resté bien présent dans leur vie et leur psychisme.

Une récente étude nous montre que les troubles psychologiques des enfants de survivants résultent de l'intégration et la reproduction de manière inconsciente des expériences vécues qui ont été refoulées par les parents, (Dekel et Goldblatt 2022) ceci entraîne la désorganisation de l'attachement, la parentification, et l'absence ou l'insuffisance de stratégies d'adaptation réparatrice ainsi qu'une vulnérabilité au stress.

Les enfants de survivants de la Shoah ont eu l'impression d'avoir toute leur enfance contenu un malheur qui les dépassait. Ellen Epstein (Child of the holocauste 1979) « ma douleur était enfermée dans une boîte de fer, enfouie si profondément en moi que je ne savais pas exactement ce qu'elle contenait. »

Nous voyons dans l'étude du cas clinique de B qu'elle a une pièce entière de boîte sans nom, car elle a un besoin de contenant sans limites.

Peut-on pardonner à ses bourreaux ?

Le nazisme dans son acceptation de masse fonctionne autour de la vengeance du faible mais avec une identification, petit à petit au fort qui venge les faibles. Il faut ce retournement du narcissisme blessé, une forme de restauration narcissique pour que le nazisme s'installe durablement (*Ci-gît l'amer* de Cynthia Fleury) Le rapport ambivalent aux chefs et aux ordres est comme une extension de soi-même, de ce soi faible, de ce « faux self » pouvant enfin assumer tous ses démons pulsionnels sans que personne ne vienne l'en empêcher. Ils avaient une plus grande propension à renoncer au « Moi », à entrer dans un système qui leur fournissait du « prêt à penser ».



Par Sabrina Torres

On leur propose un système qui va pouvoir réparer des blessures individuelles, d'être un homme qui ne pense plus par lui-même, dont la subjectivité est annihilée, qui devient le porteur d'un système créé de toute pièce par un chef.

Il y a détestation et jouissance de cette détestation, de cette position de soumission. Françoise Sironi développe la notion « d'homme système. » (Bourreaux et victimes 1979).

En écoutant la commémoration des attentats du 13 novembre, j'ai entendu des paroles qui s'apparentent au discours des survivants de la Shoah.

Les survivants du Bataclan ont ressenti cette impossibilité d'être entendu et compris, ils pensaient que

les mots de l'horreur seraient inaudibles pour ceux qui n'avaient pas vécu la prise d'otage. Ils se sont repliés sur le groupe jusqu'à s'y enfermer.

La fin de la guerre a été un sombre moment, il a fallu souffrir autrement du deuil et de l'attente.

Le pardon est impossible car le soulagement n'arrive jamais. Ceux qui pouvaient pardonner ont disparu. Jankélévitch dira que le pardon est mort dans les camps

de la mort, mais surtout il posa la question essentielle au pardon « Nous a-t-on demandé pardon ? »

Papon lors de son procès ne se repend pas, il dira « Je veux bien me repentir, mais de quoi ? » (8 Octobre 1997)

En 1946 il n'était pas prévu de thérapie, le groupe des survivants attachés les uns aux autres par des liens indéfectibles a permis la restauration de chacun, on retrouve ce désir d'être ensemble et seulement entre eux chez les survivants du Bataclan. C'est le groupe qui rassure, qui console, qui comprend. Ils n'acceptent de parler qu'à une psychologue qui a assisté à la prise d'otage.

Des années plus tard, certains feront une thérapie individuelle pour comprendre leur comportement ce jour-là, leur lâcheté ou leur pensées honteuses.

Certains en se comprenant mieux se pardonneront.

Le pardon s'associe à l'acte de mémoire et de l'oubli, il est lié au travail de deuil, à l'offense et à la réparation. Les victimes de la Shoah n'ont jamais pu faire le deuil, ils ont transmis ce devoir de mémoire et cette impossibilité de faire le deuil des « disparus ».

Jankélévitch reconnaissait son impossibilité à pardonner aux bourreaux de sa famille le mal qu'il avait subi personnellement. (Le pardon 1967)

C'est ainsi que les crimes génocidaires s'étendent sur l'avenir.



Par Chrystel Benoit-Marhuenda

La psychanalyse mène-t-elle au pardon ?

Nous voilà face à une question qui ferait volontiers appel au religieux en nous, à la question de la clémence en tant que vertu.

Mais c'est bien d'un point de vue psychanalytique que nous cherchons à nous positionner, pour une première raison hors du champ théologique : Nous nous sommes tous sentis offensés un jour.

La nature de la ou des blessures, les circonstances, les auteurs lorsqu'il y en a, les explications possibles, les notions de responsabilité, de culpabilité, de réparation, de deuil, se bousculent et, dans tous les cas, raisonnent différemment.

Toutes les offenses ne se valent pas.

Et puis, d'un point de vue métapsychologique, les enjeux fantasmatiques viennent brouiller des pistes déjà tortueuses : Il y a les fautes commises, celles fantasmatiques, les ressentiments nés et nourris de la superposition des deux.

Il y a, également, disons-le d'emblée, l'impardonnable. Cet impardonnable, non pas seulement lié à ce qui n'a pu être dépassé, élaboré, mais celui qui, au bout d'un cheminement suffisamment long en est arrivé à cette certitude que non, le pardon ne devrait pas advenir. Et si c'était cela parfois, dépasser le trau-

matisme infligé : faire cesser ce questionnement insupportable, et décider tant que faire se peut, que cette faute-là ne mérite pas le pardon.



S'il est des pardons salutaires, de ceux qui libèrent des affects prisonniers et énergivores, stériles voire néfastes, dans certains cas, peut-être devons-nous admettre que tout n'est pas pardonnable, et que l'accepter n'est pas toujours nécessairement synonyme de nourrir le ressentiment.

Peut-être cela peut-il vouloir dire vivre avec, accepter ce traumatisme en laissant sa part au responsable, et ce non-pardon serait à l'endroit de cet espace entre soi et l'Autre, cet autre tenu à distance avec son lot sur la conscience ou tout au moins, sur les bras.

Peut-être devons-nous accorder cette possibilité à ceux qui ne pardonnent pas, car il est des pardons qui peuvent avoir l'air vrai, mais dont le moteur est une injonction surmoïque, des non-pardons déguisés pour duper le surmoi, et à l'inverse, des non-pardons aboutis, plantés dans le Moi comme on planterait un petit drapeau arrivé au sommet d'un pic ardu : Nous y sommes, là, c'était dur, ça valait le coup. On peut redescendre désormais.

En psychanalyse, nous pouvons d'emblée inclure également une notion de temporalité : l'analyse, l'analyste, prendront le temps. Celui nécessaire à faire le tri dans cet enchevêtrement de réalité, de souvenirs, de fantasmes de traumatismes, le temps de tirer les fils.

Je pense notamment, à cet exemple révélateur, condensateurs de tous ces éléments : la mort d'un enfant dans les fratries.

Si l'on admet sans difficulté la souffrance des parents, si on la mesure presque instantanément, on sous-estime je crois bien souvent la complexité du traumatisme subi par les frères et sœurs, coincés entre l'hyper-réalité du traumatisme, et la dimension fantasmatique inhérente à son développement en cours : la plupart du temps, comme préservés par leur âge supposé innocent, ils continuent à jouer pendant que les adultes souffrent, on les oublie, occupés à leur jeux pour les uns, à leur souffrance de parents endeuillés pour les autres.



En réalité, ces enfants absorbent et trompent les adultes, camouflent, laissent la douleur manifester aux grands.

La culpabilité, la tristesse, la colère, la rage parfois font place par la force du temps qui passe, à des adultes que l'on retrouve sur le divan. Qui s'en

veulent encore d'être vivants, qui en veulent à cet enfant ayant quitté la vie, aux figures parentales de n'avoir pas été là, pris par l'enfant mort, et ces enfants devenus grands se maudissent de leur en vouloir à eux tous, déjà morts ou souffrants.

Autant de sentiments impensables, inacceptables, coincés dans une boucle qui s'autonourrit.

Le travail de fond réclame une neutralité certaine, bienveillante certes, mais dont l'analyste est le garant pour ne pas aller trop vite sur le terrain du pardon et de l'auto-pardon, pour laisser s'écouler le temps de la colère, du ressentiment, de la culpabilité de l'enfant qui a peut-être souhaité cette mort, un jour, le temps de récupérer son jouet préféré volé par l'autre... le temps que s'éprouve la pelote des affects qui n'ont plus lieu d'être mais restent présents dans la vie du sujet, sous forme symptomatique, comme si les choses venaient d'arriver.

Au fond, le pardon en analyse, n'est sans doute ni un résultat, ni une réussite ni un échec, il s'agit d'un processus. Pardonner, c'est sans doute ne plus donner la même place aux choses, désinvestir.

Et selon les histoires, selon la force l'impact et la nature de la blessure, volontairement infligée parfois, au cœur de ce processus mais plutôt vers la fin, c'est-à-dire un peu à distance de sa forme la plus vive, se pose la question du pardon ou du non-pardon. Question à laquelle seul le principal intéressé peut répondre : elle relève profondément de l'intime, c'est ce qui lui donne sa véracité.

Et, par-delà de la question du pardon accordable ou pas, se trouverait peut-être un en droit du processus, un positionnement dans une histoire complexe qui ne serait ni la pardon ni son contraire, un endroit où le pulsionnel n'a plus le dessus, mais le déni ou la formation réactionnelle induisant un pardon obligé non plus, un endroit non tranché mais dégagé qui dans certaines histoires, notamment celles où les maltraitements physique, psychique et sexuelle ont fait loi, le

Sujet a trouvé un équilibre, au cœur même d'un processus, qui pourra évoluer encore. Ou pas.

La psychanalyse est le lieu où l'on peut s'installer suffisamment confortablement, à la seule conditionnement qu'un suffisamment long cheminement ait eu lieu, dans des processus en cours, parce que la vie est elle-même un processus en cours. La psychanalyse est cette discipline où il n'y a ni sommet à atteindre, ni gratification à recevoir, ni objectif précis à atteindre : elle permet d'être. Sans autre mot nécessaire à la suite de celui-là.



Los años nuevos

Le concept de la nouvelle série de Rodrigo Sorogoyen (*El reino*, *Que Dios nos perdone*, [As bestas](#)) a de quoi intriguer. Influencé par la trilogie filmique des *Before* de [Richard Linklater](#), qui suit l'histoire d'amour d'un couple à un instant précis de leur relation tous les dix ans, le réalisateur espagnol a imaginé un dispositif proche.

La romance entre Óscar et Ana débute en 2015, lors d'une soirée du Nouvel An à Madrid. Célibataires, ils fêtent tous les deux leurs 30 ans (il est né le 31 décembre, elle le 1er janvier) et finissent par coucher ensemble. Chaque épisode se déroule un an plus tard, sur ce laps de temps spécifique, entre le réveillon du Nouvel An et le premier jour de l'An.

Chaque année révèle la dynamique changeante du couple, à travers un repas de réveillon avec leurs amis (à des stades différents de leur propre relation) ou leurs familles, ce qui révèle immanquablement certaines blessures d'enfance mal refermées.

Leur vision du couple diffère : lui aime la routine et l'idée de s'adapter l'un à l'autre, quand elle met en avant la beauté des différences et l'improvisation de la vie.



Leclaireur.fnac.com
Marion Olité le 20.11.25

"Toutes les époques sont dégueulasses"

Citation d'Antonin Artaud, l'essai de Laure Murat, écrivaine et professeur aux États-Unis, entend faire le bilan provisoire et dépassionné d'un grand débat de notre temps : la question de la réécriture des œuvres classiques. Un débat dans lequel volent en escadrille des tas de mots pièges, souvent anglais : la Cancel culture, le "wokisme", les sensibility readers, la pensée décoloniale, l'intersectionnalité, le "totalitarisme d'atmosphère", bref des tas de termes minés et passionnels, que Laure Murat dispose avec sang-froid et pragmatisme, non sans, peut-être, les simplifier un peu trop.

Il est difficile de ne pas être d'accord avec Laure Murat, tant ses arguments sont simples et nets, et ses exemples bons — mais je me suis demandée si c'était aussi simple que ça. J'ai repensé en fermant le livre à cette manière de dire en introduction : "J'écris ce livre pour faire une pause", manière apparemment de refroidir le débat, mais aussi quelque chose d'un peu professoral, un léger surplomb qui exigerait sans doute plus de volume, plus d'arguments, et plus d'exemples. Si le débat est aussi compliqué, aussi déchirant, ce n'est pas parce que ceux qui le pratiquent sont tous des poulets sans tête qui courent en tous sens, c'est parce que les subtilités qui le régissent sont redoutables. Et cette distinction par exemple entre "réécriture" et "réécriture" n'est pas si évidente si on y réfléchit bien.

Cela m'est apparu au cours du livre, quand elle évoque l'infléchissement de certains contes pour des raisons morales ou de protection de l'enfance : faut-il considérer que les films Disney sont des réécritures ou des réécritures des classiques ? Probablement les deux...



Laure Murat

France Culture, Le Regard culturel par Lucile Commeaux.



PARDON ou SUBLIMATION ?

Nous pourrions imaginer que nous avons une source, comme un ADN identitaire, apte à se modifier avec nos expériences. Sachant qu'expériences et positionnement envers la vie sont intrinsèquement liés. C'est bien cela que nous devons accepter et non sans mal, nous pardonner de ne pas maîtriser, et cependant continuer de nous ouvrir pour nous renouveler.

Ne serait-ce pas cela que nous appelons Sublimation ?

Dans les deux processus, il ne s'agit pas de nier la pulsion mais de la transformer. On y retrouve le détournement d'une énergie primitive vers une forme symboliquement élaborée.

Nous pourrions dire que le pardon peut être pensé comme une forme de sublimation qui s'applique à la relation. Le passage de l'affect à la pensée, de l'acte à la parole, correspond au même travail psychique que celui de la sublimation quant à la valorisation des actions. Là où la sublimation crée du sens dans la culture, le pardon crée du lien dans la subjectivité individuelle. Tous deux sont le signe qu'une transformation a eu lieu : la pulsion destructrice ne s'est pas éteinte, elle s'est humanisée.

A. Darsel

LA pensée du Petit Mario



« Pardonner n'est pas effacer mais métaboliser. Ce que l'on a souffert reste, mais autrement. Le pardon est cette transformation silencieuse qui permet de recommencer à vivre. »





HAPPY CULTURE

SARAH CHICHE



Voici qu'en cette rentrée littéraire d'automne je découvre la sortie d'un nouveau roman de Sarah Chiche : "Aimer". Titre tout autant énigmatique que prometteur. Au moment de le noter sur ma liste de livres à lire, je découvre alors qu'y figurent cinq de ses précédents romans.... Souhaitant les lire dans l'ordre de parution je laisse tomber l'idée.

Le hasard ou plutôt notre inconscient faisant toujours bien les choses, c'est à la radio que je l'entends parler de son dernier livre, je décide de franchir le pas sans plus attendre.

Après "Aimer", je devore cette fois-ci dans leur ordre d'écriture ses autres romans. Un **voyage chaotique** dans le pays littéraire de Sarah Chiche.

Mais commençons par le commencement. Sarah Chiche est née en 1976 à Paris, son enfance entre Paris et la Suisse lui ouvre des univers culturels très variés contribuant à sa curiosité intellectuelle et littéraire. Elle devient psychologue et écrivaine. Ses œuvres, sont pour la plupart de l'autofiction, nourries de son double intérêt pour la psychologie et la psychanalyse ; son style allie la profondeur psychologique à une narration captivante.

Son premier roman paru en 2008 se nomme "L'Inachevée". La narratrice, Hannah, y est confrontée à la folie de sa mère, à la perte précoce de son père et à une crise identitaire. Le roman aborde les thèmes du traumatisme familial, du deuil et de la quête de soi. L'écriture, fragmentée et poétique, reflète le chaos intérieur d'Hannah, créant une expérience de lecture à la fois puissante et déstabilisante.

Dans son deuxième écrit "L'emprise" (2010), nous suivons l'histoire d'une jeune femme qui tombe sous l'emprise d'un thérapeute. Le roman explore la manipulation psychologique, la folie et la frontière ténue entre soin et abus. On tremble pour elle jusqu'à la fin du livre !

"Les Enténébrés", son troisième roman paraît en 2019. Le personnage principal est Sarah, une psychologue menant une double vie entre deux hommes et entre deux villes. Le roman examine la transmission des traumatismes, la passion destructrice et la complexité de l'amour. Entre joie et désespoir, ce roman polyphonique nous offre une exploration sombre mais puissante des relations humaines.

Son quatrième livre "Saturne", paru en 2020 est autobiographique, explorant le deuil, la mélancolie et la reconstruction de soi. Divisé en deux parties, le récit symbolise la dualité entre amour et haine, présence et absence. Explorant la perte et le rôle de l'écriture dans la guérison, il est tel un témoignage de résilience et de créativité.



"Les Alchimies" en 2023 : Deux histoires en une. Celle de Camille Cambon médecin légiste, prise entre le mystère du crâne du peintre Goya et celle de son enfance. Camille se questionne sur la possibilité de se réinventer malgré les transmissions familiales. Le roman explore la transformation, la folie, la création et l'influence de l'histoire familiale.

Son dernier livre est donc "Aimer", on y suit Margaux et Alexis. Ils se sont connus à l'âge de 9 ans lorsque le père d'Alexis sort Margaux des eaux du Lac Léman dans lequel elle venait de se jeter. Ils se retrouvent 40 ans plus tard toujours liés par la force de cet événement. Le roman explore l'amour avec un langage mathématique presque jouissif, la découverte de soi et le passage du temps. Un peu avant la fin du livre il y a comme une possibilité, une vision de ce quelque chose qui prend "corps" comme le dit Henri, le père d'Alexis...

Ce livre est comme un renouveau avec une lumière plus présente.

Dans ce voyage littéraire, se dégagent plusieurs groupes, celui des livres d'autofiction mélancoliques avec "L'Inachevée", "L'emprise" et "Saturne". "Les Enténébrés" et "Les Alchimies" semblent à part avec un côté romanesque et connaissances culturelles.

On y retrouve tel une figure récurrente de son cycle mélancolique, un hôtel mais pas n'importe lequel "le Splendid hôtel", lieu ultime de la mélancolie, de la plus grande solitude, de l'effondrement. Virginia Woolf parlait "d'une chambre à soi", ici c'est aussi une chambre dépotoir, une chambre tombeau où tout a disparu, où donc il n'y a plus rien à perdre. Cette chambre refermée sur l'héroïne, lui donne la possibilité de vivre ce temps dans cet espace clos qui sera un socle pour la suite.

Les autres figures récurrentes sont la tendance des petites filles à se jeter dans le lac Léman et des papas à mourir en prenant leur bain.

Dans "L'Inachevée", "L'emprise" et "Saturne", Sarah Chiche nous raconte de manière sensiblement identique la même histoire comme nous le faisons en

analyse au fur et à mesure des séances : cela nous semble être la même histoire alors qu'elle est toujours sensiblement différente.

Dans ce parcours mélancolique, qui reflète celui de Sarah Chiche, la réintronisation des pulsions de vie et de mort permet aux héroïnes, doubles de l'autrice, de pardonner, de se pardonner et d'incorporer de façon non mélancolique l'objet perdu.

Pourquoi chaotique ?

J'ai vécu lors de la lecture de ces ouvrages des émotions très paradoxales allant de grands bonheurs à de grandes déceptions. En effet, les derniers chapitres de "L'Inachevée", "L'emprise" et "Saturne" semblent être dépareillés par rapport au reste du livre, comme si Sarah Chiche cherchait à nous expliquer quelque chose, se sentant obligée de finir sur une note plus rationnelle.

Je dois avouer que ma plus grande déception fut l'avant dernier chapitre d'"Aimer" au point d'en ressentir de la colère. Ce chapitre nous replonge dans un réel, presque au sens lacanien du terme, pour son côté traumatique et sur lequel on se cogne. Une sortie brutale du symbolique et de l'imaginaire.

Mais au-delà de ce point de vue très personnel, je vous invite grandement au plaisir de découvrir ces ouvrages pleins de richesses et d'une tonalité psychologique moderne toujours très appréciable. Bonnes lectures à tous.tes !!!

Bénédicte Hugues



OULALA

Je suis certain que vous le connaissez celui-là !

Commandité par le Surmoi il occupe nombre de nos journées ou de nos nuits. Bien souvent suivi d'un « mais » il vient appuyer là où ça fait mal.

Il pourrait avoir de nombreuses prétentions théoriques, mais il se veut discret, il passe incognito, la plupart du temps, tant il est précis dans son expression négativiste :

« Oulala, mais comment on va faire ! » « Oulala, mais j'avais pas du tout prévu ça ! », « Oulala mais c'est beaucoup trop cher ! ».

Voyez ? Vous le connaissez bien...

A. Darsel

Le Billet Doux

L'éclat rouge d'une boule de Noël. Le scintillement d'une guirlande. Au sommet du sapin, l'étoile d'or, tel l'astre conduisant les Rois Mages à l'Enfant Jésus.

Des sablés juste sortis du four embaument la pièce, le parfum d'orange se mêle aux senteurs de chocolat chaud et de cannelle. Un feu crépite dans la cheminée, sur le côté, un confortable fauteuil nous attend. Dehors, de délicats flocons se posent sur l'épais manteau qui recouvre la nature alentour. Seuls quelques oiseaux s'aventurent dans ce paysage de conte.

Un plaid à carreaux sur les genoux, nous piochons un ouvrage dans la pile de livres posée sur le guéridon en acajou. Les aventures de Pierre Lapin de Béatrix Potter, Le Vent dans les Saules de Kenneth Grahame, ou bien Walden et la vie dans les Bois du philosophe Henri David Thoreau.

Des mots d'enfance, d'audacieux élans de poésie, larges fenêtres littéraires ouvertes sur la possibilité de vivre autrement, d'épouser l'existence simplement, d'incarner notre humanité sublimement.



Nos regards plongent dans les illustrations, empruntent leurs chemins de traverse, les pages des livres aimés deviennent nos plus beaux sentiers. Qu'il est bon de s'y perdre et quel plaisir de s'y retrouver !

Je vous souhaite de pousser la porte d'un univers chimérique afin d'y puiser l'inspiration. L'imaginaire n'est sans doute pas le contraire de la réalité, il est son agrandissement.

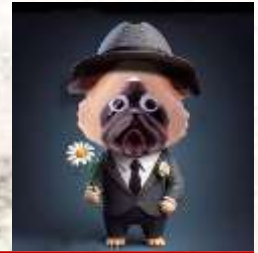
Très Heureuse Nouvelle Année à Tous,

Erika



Réponse au SUDOKU du Mois de Septembre

4	2	8	5	7	9	6	1	3
3	9	6	8	4	1	5	2	7
7	1	5	3	6	2	9	8	4
5	3	9	7	8	4	2	6	1
2	7	1	9	5	6	3	4	8
8	6	4	1	2	3	7	5	9
6	4	3	2	1	7	8	9	5
1	8	7	6	9	5	4	3	2
9	5	2	4	3	8	1	7	6



La phrase du Petit Mario était aujourd'hui :
D'après Julia Kristeva, *Pouvoirs de l'horreur* (1980).

Complétez la phrase suivante en choisissant les mots appropriés :

« _____ à la _____, à la _____, à la
_____ est ce qui nous fonde comme
_____ . »

Mots proposés

Consentir – Limite – Finitude – Castration Symbolique
– Sujets – Refus – Idéal – Toute-puissance

Un monsieur fort galant rencontre une
dame d'un âge certain, qu'il n'a pas vue
depuis longtemps : – Oh ! Veuillez me
pardonner, chère madame, de ne pas
vous avoir saluée, je ne vous ai pas re-
connue car j'ai beaucoup changé, vous
savez !



Retrouvez Psy Chic sur
<http://armandarsel.wix.com/pole-psychanalyse>